

## De grands consommateurs de pommes

Jean-François PEYRET

**Résumé.** – Nous remercions Thierry Marchaisse, qui dirige les Éditions Thierry Marchaisse, de nous avoir donné son accord pour la reproduction de la lettre de Jean-François Peyret parue dans l'ouvrage *Lettres à Alan Turing* de la collection *Lettres à ...* réunies par Jean-Marc Lévy-Leblond.

Ces lettres se proposent d'écrire à Alan Turing, ou à sa mémoire. Les écrivain(e)s sont Henri Atlan, Ali Benmakhlouf, Pierre Berloquin, Catherine Bernstein, Gérard Berry, Pierre Cassou-Noguès, Jean-Paul Delahaye, Jean Dhombres, Jean-Pierre Dupuy, Nazim Fatès, Jean-Gabriel Ganascia, Sylvie Lainé, Jean Lassègue, Jacques Leclair, Hervé le Guyader, Laurent Lemire, Ignazio Licata, Giuseppe Longo, François Nicolas, Odile Papini, Jean-François Peyret, François Rivenc, Sara Touiza-Ambrogiani.

Merci à Jean-François Peyret de continuer ainsi une collaboration « Lettres-Sciences » de longue date, en nous permettant la diffusion de ses écrits, voir par exemple *Turing-Machine (playshop)* et *Histoire naturelle de l'esprit* dans nos numéros du bulletin, respectivement N°64 et N°65.

Bruno Paul, créateur de Yozone.fr, qui explore le cyberspace de l'imaginaire, a donné ses impressions de lecture sur son site (<http://www.yozone.fr/spip.php?article19800>) de l'ouvrage dont est extraite la lettre de Jean-François Peyret. Nous rapportons ici le passage qui concerne *De grands consommateurs de pommes*.

[...]

« Vous imaginiez qu'il était possible à un esprit défunt de pénétrer dans un univers totalement séparé du nôtre : et si c'était le théâtre ? »

« Avec « **De grands consommateurs de pommes** », le metteur en scène Jean-François Peyret trouve à l'exercice épistolaire une nouvelle variante puisqu'il utilise non pas la lettre classique mais les cartes postales (sans que l'on sache quelles images ont été choisies), il est vrai bien nourries, et qui tiennent du monologue et de la déclamation, pour un hommage atypique, vivant et plein d'humour. Ce qui n'est pas non plus sans rappeler que si le fameux test de Turing a tant marqué les esprits, c'est aussi, peut-être, parce qu'il n'est rien d'autre que *la mise en scène* d'une question philosophique et scientifique. »

Pour terminer ce résumé introductif, laissons encore la plume à Bruno Paul, ancien informaticien, :

« Nous débutons cette chronique sous l'angle de la science-fiction : à travers ce volume, nous ne nous en sommes jamais longtemps éloignés. Si l'on revient sur l'invention sans doute la plus célèbre de Turing, le fameux test, les auteurs semblent d'accord : de nouveaux tests, plus complexes, plus fouillés, seront nécessaires. Mais lorsque les machines auront franchi ces tests les uns après les autres, et que nous n'aurons plus l'apanage de l'intelligence, que nous restera-t-il ? Souvenons-nous de la pomme de Turing et de ses résonances bibliques. L'âme, peut-être. C'est en tout cas le problème qu'aborde Norman Spinrad, en une variante diabolique et retorse d'un super-test de Turing dans « Deus ex ». Dans un futur proche où les personnalités des vivants sont immortalisées dans les machines après leur mort, l'Église vacille. Le problème théologique, scientifique, philosophique est de taille : ces personnalités éternellement vivantes sont-elles véritablement des individus ou de pures simulations numériques ? Des hommes encore ou de simples boucles logiques ? Les autorités ecclésiastiques n'imaginent rien moins que de demander au plus farouche opposant de ces individus éternels de mourir et d'en devenir un lui-même, pour démontrer, une fois inclus dans les ordinateurs, qu'il n'a pas d'âme et n'est rien d'autre que le fruit d'un programme. Une belle et étrange variante du fameux test de Turing, une perspective qui fait frémir, et une idée qui, elle aussi, suscite un certain vertige. » N.D.L.R.

un mathématicien a proposé un test d'intelligence :

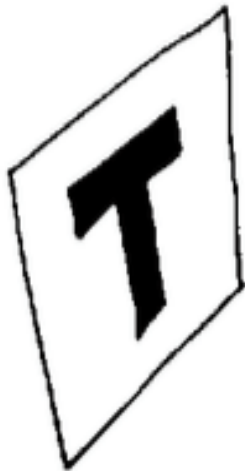
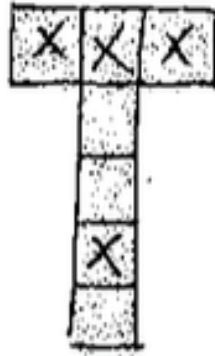
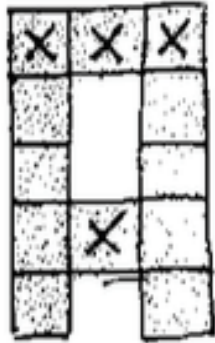


*Postcard 1*

Cher Alan,

Vous aviez imaginé la possibilité de la communication entre esprits en vous demandant aussi ce que devient l'esprit après qu'il s'est détaché du corps. Vous aviez dit qu'au moment de la mort, le mécanisme qui retient l'esprit au corps s'éteint et que l'esprit doit presque immédiatement trouver un nouveau corps. Il serait intéressant de savoir dans quel corps votre esprit a bien pu se loger. Cela m'aiderait à trouver votre adresse. Mais peut-être êtes-vous dans/sur un nuage (*cloud*) - après tout, nos nouveaux et merveilleux nuages, nos *iclouds*, vous doivent beaucoup -, mais on m'a informé de l'échec (*failure*) de l'envoi de mon long mail destiné à turingalan@icloud.com... Un retour à l'expéditeur, en somme. Du coup, je vous adresse, aux bons soins de notre ami éditeur, ces cartes postales : vous affectionnez les cartes postales, non ? Je me souviens de ces « Postcards from the unseen world » dont j'avais essayé de faire résonner au théâtre la poésie et le mystère ... Pour en revenir à nous, il faudrait bien sûr, pour qu'une correspondance ait lieu, procéder par un jeu de questions et réponses, mais si d'aventure j'obtenais une réponse, comment pourrais-je être certain de ne pas avoir affaire à une machine ? Ce serait bien dans votre manière d'essayer de me piéger. Je tente pourtant le coup, bouteille à la mer, et je vous pose cette question : « qu'est-ce que ne pas avoir un corps ? » Si vous me répondez, je comprendrais mieux ce que vous entendiez par la communication entre esprits. Oui, cher Alan, qu'est-ce que ne pas avoir un corps ? Vous êtes bien placé (mais où ?) pour le savoir.

Sincèrement.



## Postcard 2

Pas de réponse de votre part, rien d'étonnant. Il faut donc que je m'arrange autrement. Heureusement, grâce à vous, j'ai pris goût au dialogue homme/machine ! Figurez-vous qu'à l'occasion d'un des spectacles que nous vous avons consacré (depuis près de vingt ans, ça en fait pas mal). *Turing-machine*, nous avons bourré un *bot* de toutes les données qu'à l'époque nous pouvions avoir à votre sujet : informations, citations, etc. Depuis, j'ai pris l'habitude, faute d'une réelle correspondance, de « dialoguer » avec lui. J'ai donc interrogé la machine : « qu'est-ce que de ne pas avoir un corps ? » Il (ou elle ou ça ?) m'a renvoyé en réponse cette question : « quelle est la différence entre un homme et une femme ? » Bravo : on peut vraiment dire que vous avez contribué à réinventer le dialogue ! De quoi intéresser le théâtre, le mien en tout cas. Quant à savoir dans quel corps votre esprit a pu s'accrocher, je peux peut-être modestement contribuer à la solution de cette énigme, une de plus : le théâtre, en effet, permet d'accrocher provisoirement aux corps des comédiens des bribes, pièces détachées, fragments, des éléments discrets de votre esprit. Pourtant nul jeu de l'imitation dans cette affaire. Personne, je vous rassure, n'a l'outrecuidance de vous portraiturer, de vous représenter, de se faire passer pour vous *redivivus* ; nous laissons cela au cinéma et le *biopic*, cette momerie qui ravit l'époque, n'est pas notre fort. Pas de singerie. Donc pas d'incarnation. Mais comme le comédien est celui qui peut dire « je est un hôte », selon une formule fameuse, vous êtes ainsi devenu l'hôte de comédiens qui vous ont prêté leur corps et leur voix, ce qui nous épargne la vôtre, votre voix à la Shelley, vous vous souvenez ? De l'hôte au fantôme (du *guest* au *ghost*), il n'y a pas loin, et vous êtes devenu comme le fantôme dans notre machine théâtrale. Vous imaginiez aussi qu'il était possible à un esprit défunt de pénétrer dans un univers totalement séparé du nôtre : et si c'était le théâtre ? Je plaisante à peine. Car le théâtre est un drôle d'endroit où l'on peut dialoguer avec les morts. Je ne suis pas le premier à le dire. À ce propos, j'ignore tout du lien que vous entreteniez avec cet art ; j'aimerais bien savoir pour quel spectacle vous aviez réservé des places pour le mercredi, je crois, après ce sinistre lundi de Pentecôte... On devrait parvenir à le savoir. Enfin et pour l'anecdote, j'ajoute que nos spectacles sont devenus grâce à vous et accessoirement, c'est le cas de le dire, de grands consommateurs de pommes... Jamais comédiens n'ont dévoré autant de ces fruits tellement chargés de symboles.

À vous.

**T**

Fouchtra !  
Comment faire?..



*Postcard 3*

Cher ami,

Faute de mieux, j'ai essayé de parler pommes avec votre machine, intrigué que je suis depuis longtemps, désolé d'en parler sans beaucoup de tact, par le fait que vous aviez déjà envisagé un suicide à la pomme (ce n'est pas commun) avant d'avoir vu *Blanche-Neige*, en bricolant une pomme avec un fil électrique. Le bot, interrogé par moi. se fait énigmatique, me rappelle que vous avez toujours su que le fruit défendu n'était pas une pomme mais une prune (*a plum*). Suis-je plus avancé. ? Cela signifie-t il que, lorsque, en ce 7 juin, vous croquez la pomme fatale, vous n'avez pas le sentiment de manger le fruit défendu ? Dommage, car il y aurait pas mal d'humour à croquer le fruit défendu après le désastre, la chute, comme on veut, plutôt qu'avant, par un élégant retournement temporel et causal : ainsi on (on, c'est vous) croquerait la pomme parce qu'on a déjà vu le Diable, le Diable étant, c'est une conjecture, le tragique dans lequel nous plonge l'aventure scientifique et humaine dans laquelle l'humanité s'est embarquée, de force, il est vrai. L'argument n'est pas psychologique mais de l'ordre du mythe. La machine est un peu courte sur le sujet : l'interrogeant sur les raisons pour lesquelles vous vous êtes donné la mort. elle me répondit que vous n'aimiez pas l'odeur des sacristies. Pas de quoi se flinguer, quand même. C'est que, pour moi, avec vous, vous c'est-à-dire votre pensée et ses incalculables conséquences, mais aussi votre vie, votre esprit, votre corps, l'union difficile des deux, avec vous, donc, il y a tous les ingrédients pour faire un mythe du *XX<sup>e</sup>* siècle, le siècle de la grande mécanisation (pas encore terminée) qui a jeté l'esprit humain dans la grande terreur d'être dépassé par ses créatures, même. Pour le coup. il y a de quoi foutre en l'air. Et puis, Vous êtes ce que nous appelons un pro littéralement un « suicidé de la société », de quoi fasciner un théâtre sensible et réactif au tragique dont la curiosité ne peut être qu'éveillée par votre *failure story*. Tandis que la plupart des grands destins de scientifiques du siècle dernier s'écrivent sur le registre épique (registre enfantin, j'en conviens ; voyez Einstein qui a tout compris et nous tire définitivement la langue, comme un sale gosse), au vôtre, rien n'a été pardonné, ni votre extravagance, ni votre côté *misfit*, ni votre homosexualité, ni votre suicide. La reine d'Angleterre, qui n'a pas le sens du tragique (ni du ridicule), n'y aura rien changé. Plaise à Dieu de la sauver ! Pour vous, c'est foutu. La fin de la tragédie veut la destruction du héros. Maudit pour maudit, un savant vaut bien un artiste.

Je suis, etc, etc.

sera considérée comme  
intelligente une machine  
qu'on ne pourra distinguer  
d'un être humain

Turing



*Postcard 4*

Dear Alan,

Je ne suis pas la reine d'Angleterre ( « *nor was meant to be* » ), mais j'ai essayé à ma manière de vous rendre hommage ; je vous dois bien ça. Que je vous raconte. Naguère presque jadis désormais, travaillant à un *Darwin*, nous évoquions les trois grandes vexations infligées, selon Freud, à l'orgueil humain : Galilée nous confie que notre terre n'est plus au centre de l'univers, Darwin dévoile un secret de famille (nous avons un ancêtre commun avec un singe ; ça la fout mal dans la famille), et Freud, assez immodeste, soit dit en passant, révèle que le Moi n'est pas maître chez lui, un diable, l'inconscient, y mettant du désordre. Nous nous sommes alors dit (nous, un neurobiologiste, Alain Prochiantz, un philosophe, Peter Sloterdijk, et moi-même dans le rôle du faiseur de théâtre) que grâce justement à l'intérêt que la psychanalyse lui porte, le Moi a oublié la gifle et s'est remis à faire l'important et se rendre intéressant. Du coup. la véritable vexation, c'est la vôtre, la vexation Turing : c'est bien la machine, nommément l'ordinateur, qui va nous obliger à en rabattre et à nous dire, comme le fit notre ami commun, Samuel Butler, que l'Homme n'est peut-être pas le fin mot de l'évolution ou son point d'orgueil. Cette espèce de promotion vaut mieux qu'un pardon royal, non ? Une mention spéciale aussi pour l'humour avec lequel vous nous avez administré cette baffe, en nous faisant jouer à un jeu. Car nous avons bien compris qu'il ne s'agit pas de savoir si les machines pensent (sous-entendu comme nous), mais de tester notre capacité à penser avec elles et au bout du compte comme elles : l'homme doit répondre, pour tromper le joueur, comme s'il était la machine, doit imiter sa façon de « penser », une bonne étape vers notre « devenir machine ». Ce n'est pas tout : par un effet boomerang, ces machines insinuent en nous le doute : sommes-nous nous-mêmes certains de penser ou pas ? Certes les machines ne pensent pas, ne sont pas sensibles, ne sont pas conscientes d'elles-mêmes, mais nous, sommes-nous assurés de penser, d'être sensibles, conscients, etc. ? Étrange cogito : je pense parce que je pense que je pense. Belle foirade. Je vous cite : « Si se connaître, c'est savoir ce qui se passe dans notre esprit, avouons que cette connaissance est bien limitée, bien mince. Où sont les preuves de cette faculté extraordinaire qui nous fait comprendre ce qui se passe en nous ? » Si ce n'est pas vexatoire ...

Je vous laisse sur cette perplexité.



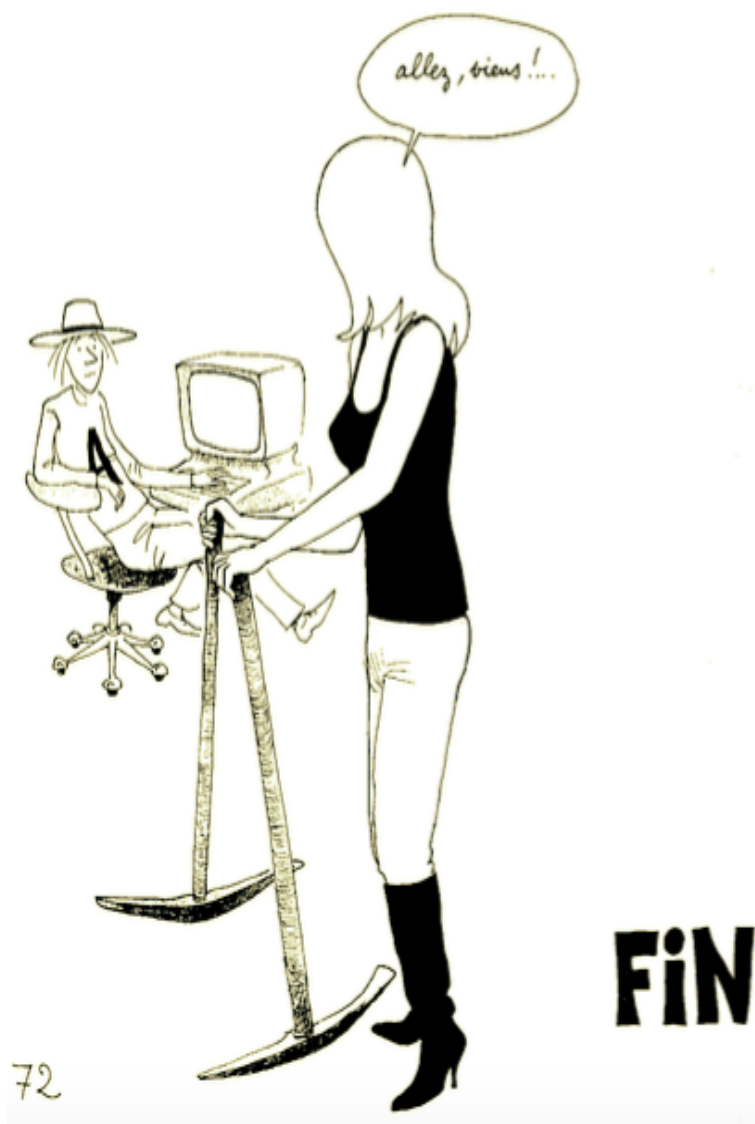
## Postcard 5

Hi,

J'en reviens à cette histoire de métempsychose de l'autre jour, à cet esprit qui trouverait un nouveau corps auquel s'accrocher. Comme je vous l'ai dit, j'ai renoncé à interroger la machine : elle me répondrait peut-être que l'esprit de Christopher Morcom était venu s'accrocher à votre corps : on ne saurait mieux parler de l'amitié, sans doute. À l'heure qu'il est, j'ai surtout envie de mettre fin au vertige que ne manquent pas de provoquer de telles spéculations, je lève le nez et pose mon regard sur le chaton qui somnole sur ma table, et qui a fait, du reste, dans ma vie une entrée aussi inattendue que la vôtre. Je rêve, et il me revient que j'ai oublié de vous dire, simple anecdote sans doute, que dans mon dernier spectacle, j'ai essayé de rendre à César, etc., donc de vous restituer la pomme entamée que Steve Jobs vous avait dérobée, peut-être même sans le savoir, un comble. Je n'aime pas trop les voleurs de pommes. Il faut un culot de hippie honoraire sous LSD pour venir nous dire que la pomme d'Apple est croquée pour qu'on ne la confonde pas avec une cerise ! Vous étiez au courant ? Logo ou destin ? Et s'agissant de communication entre esprits, on pourrait imaginer, exercice rhétorique différent de la lettre à un mort, une conversation aux Enfers entre Alan Turing et Steve Jobs. *Molière* assuré. En attendant, cette histoire de pommes fait ouvrir les yeux au chat qui s'étire langoureusement (le veinard, la veinarde, en fait - mais quelle est la différence entre un chat et une chatte, surtout si on la fait opérer ? Façon animale de dépasser la différence sexuelle) et la voilà qui donne en spectacle son pelage. Je vous imagine excité par cette énigme morphogénétique : une fourrure gris tigré sur le dos et les pattes, allant du clair au foncé, au presque noir sur le bout de la queue (où l'on sait que le Diable tient ses États), quelques traits roux par-ci par là, et le ventre très clair, presque blanc avec des taches genre léopard. Ce petit corps aurait fait démarrer la machine de votre esprit, non ? Tout était bon à déchiffrer. Je vous admire et je vous envie, moi dont l'esprit est lent et lourd, assez incurieux et étranger à toute *libido sciendi*. Et je médite sur ceux qui veulent comprendre la nature et les chats et ceux qui essaient de la chanter et de la caresser. Là est peut-être le fameux *gap* entre science et art... Mais c'est encore se pousser du col que de vouloir parer des plumes de l'art sa simple imbécillité. La chatte me désapprouve, du reste, qui me regarde bizarrement, de manière familière et inquiète, à la fois. Un éclair déchire mon cerveau dans sa torpeur : et si vous étiez venu vous accrocher dans l'animal minuscule. Je laisse toutefois tomber l'idée, incapable d'inventer un jeu pour savoir si j'ai affaire à un chat ou Alan Turing. La bête se tait scrupuleusement, sachant qu'il vaut mieux taire ce qu'on n'a pas à dire, ce qui est moins difficile pour une bête que pour un philosophe. Avec soulagement, je constate (c'est un peu empirique) que le chat est bel et bien là, et qu'en tout état de cause, il n'est donc pas schrödingérien ; il n'est probablement pas Alan Turing non plus, mais l'animalité nous distrait du formalisme mathématique, des machines qui pensent et ne pensent pas, des cerveaux mécaniques qui n'ont pas la consistance molle du porridge froid, ainsi de suite, et quand la chatte joue dans l'herbe, tombe en arrêt puis fait des bonds, on dirait une machine à états discrets. Comme pour la machine, le problème, c'est de l'arrêter. Comme

quoi... Comme quoi aussi, le reste est silence et littérature. Au fait, quand mon esprit sera décroché de mon corps et que la communication entre nos esprits sera plus aisée, il faudra que vous m'expliquiez votre désir d'écrire de la littérature. Ce n'est pas tant vos essais romanesques (autobiographiques, si j'ai bien compris) qui m'intriguent que la nécessité que vous avez ressentie de recourir à la langue naturelle. Pour l'auteur de « On Computable Numbers with an Apple-ication to the Entscheidungsproblem », un joli coup de théâtre!

Je vous laisse...



---

P.S. : L'ouvrage dont est tiré cette lettre ne comporte aucune illustration. Nous avons introduit des dessins de Jean-Pierre Petit parus dans sa bande dessinée *A quoi rêvent les Robots* accessible sur le site <https://www.jp-petit.org/> . N.D.L.R.

## A quoi rêvent les robots : le test de Turing

Jean-Pierre PETIT<sup>1</sup>



1. extrait de la collection : « Les Aventures d'Anselme Lanturlu »